

CHAPITRE XXVII.

Avis pour les Enfants.

§ 377. **L**Es maladies des enfants & tout ce qui regarde leur santé, sont des objets qui ont été généralement trop négligés par les Médecins, & dont on a confié trop longtemps la direction aux personnes les moins propres à s'en charger. Leur santé est cependant bien importante; il faut les conserver si l'on veut avoir des hommes, & leur médecine est susceptible d'un plus grand degré de perfection qu'on ne le croit ordinairement; elle a même un avantage sur celle des adultes, c'est que l'on ne trouve pas des complications de maux aussi fréquentes.

L'on dit qu'ils ne savent pas se faire entendre; cela est vrai jusqu'à un certain point, mais cela ne l'est pas exactement; & s'ils ne parlent pas notre langage, ils en ont un qu'il faut étudier. Chaque maladie a proprement le sien, qu'un Médecin attentif apprend; il doit donner tous ses soins à comprendre celui des enfants, & à en profiter pour perfectionner les moyens de les rendre sains & vigoureux, & de les guérir des différents maux auxquels ils sont exposés. Je ne me propose point de remplir cette tâche actuellement dans tout le détail qu'il exigeroit; mais j'indiquerai les principales causes de leurs maux, &

la façon générale de les traiter : je leur épargnerai au moins par-là, une partie du mal qu'on leur fait, & l'épargne des maux artificiels est un des grands buts de cet ouvrage.

§ 378. Presque tous les enfants qui meurent avant l'âge d'un an, & même de deux, meurent avec des convulsions ; l'on dit qu'ils sont morts des convulsions, & l'on a en partie raison. Ce sont en effet les convulsions qui les ont tués, mais ces convulsions elles-mêmes sont l'effet d'autres maladies qui demandent toute l'attention de ceux qui ont soin de ces petites créatures ; & ce n'est qu'en combattant ces différentes causes, qu'on peut guérir les convulsions. L'on en reconnoît quatre principales, le *méconium*, les *aigreurs*, la *poussée des dents*, & les *vers*. Je dirai quelque chose de chacune.

Du Méconium.

§ 379. L'estomac & les intestins de l'enfant sont remplis, quand il vient au monde, d'une matière noire, médiocrement épaisse & assez gluante, qu'on appelle *méconium*. Il faut que cette matière soit évacuée avant que l'enfant prenne du lait, sans quoi elle le corromproit, &, devenant elle-même extrêmement âcre, il en résulteroit une double source de maux auxquels l'enfant ne résisteroit point.

L'on procure l'évacuation de cet excrément, 1^o. en ne leur donnant point de lait les vingt-quatre premières heures de leur vie. 2^a. En leur faisant boire, pendant ce temps-

là, de l'eau, dans laquelle on met un peu de sucre ou de miel; ce qui délaie ce *méconium*, & en facilite l'évacuation par les selles, & quelquefois par les vomissements.

3°. Pour être plus sûr que toute cette matière soit évacuée, il faut leur donner une once de *sirop de chicorée composé*, qu'on délaie avec un peu d'eau, & qu'on leur fait boire dans l'espace de quatre ou cinq heures. Cette pratique a les plus grands avantages, & il est à souhaiter qu'elle devienne générale; le sirop que j'indique est à préférer de beaucoup à tous les autres, & sur-tout à l'huile d'amandes.

Si la grande foiblesse exige quelque aliment, il n'y a point d'inconvénient à leur donner un peu de biscuit dans l'eau, comme on fait ordinairement, ou un peu de panade très-claire.

Des Aigreurs.

§ 380. Quoique les enfants aient été bien évacués d'abord après leur naissance, très-souvent le lait s'aigrit dans leur estomac, & produit des vomissements, des coliques violentes, des convulsions, la diarrhée, la mort. Il n'y a que deux choses à faire, évacuer les matières maigres, & empêcher qu'il ne s'en reforme. Le sirop de chicorée est encore dans ce cas, le meilleur remède pour les évacuer.

On prévient la formation des nouvelles aigreurs, en donnant trois prises par jour, si le mal est grave; deux, & même une seule, s'il est peu considérable, de la poudre N°. 61.,

& on leur fait boire un thé de mélisse & de tilleul.

§ 381. L'on est en usage de donner aux enfans beaucoup d'huile d'amandes douces, dès qu'ils ont quelques tranchées : mais c'est une habitude pernicieuse, & dont les conséquences sont très-dangereuses. Il est vrai que l'huile appaise quelquefois d'abord les douleurs, en enveloppant les acides, & en émouffant la sensibilité des nerfs; mais c'est un remède palliatif, qui, loin d'enlever la cause, l'augmente, puisqu'il s'aigrit lui-même; aussi le mal revient bientôt, & plus on donne d'huile, plus l'enfant devient sujet aux tranchées. J'en ai guéri, sans autre remède, que la privation de l'huile, qui leur affoiblissoit l'estomac; par-là même le lait se digere moins bien, moins vite, & s'aigrit plus aisément; & l'affoiblissement que l'estomac reçoit à cette époque, a quelquefois des influences sur le tempérament de l'enfant, pour le reste de ses jours.

Il importe aux enfans d'avoir le ventre libre, & il est certain que très-souvent l'huile les resserre, en diminuant les forces des intestins; il n'y a personne qui ne puisse remarquer cet inconvénient, & qui ne continue cependant à l'ordonner dans un but contraire. Mais telle est la force du préjugé dans ce cas & dans tant d'autres, on est dans l'idée que tel remède doit produire tel effet; il a beau ne le produire jamais, la prévention subsiste, l'on attribue son efficace à de trop petites doses, on les double, le mauvais

effet augmente, & ne fait point finir l'aveuglement.

L'abus de l'huile dispose aussi à la nouûre, & enfin il devient souvent la cause premiere des maux de la peau, qui sont extrêmement difficiles à guérir.

Il paroît par-là qu'on ne doit l'employer que très-rarement, & qu'on l'ordonne toujours très-mal-à-propos dans les coliques, qui viennent d'un principe d'aigreur dans l'estomac, ou dans les intestins.

§ 382. Les enfants sont ordinairement plus sujets à ces coliques pendant les premiers mois; ensuite elles diminuent à mesure que leur estomac se fortifie. On les soulage, dans l'accès, en leur donnant des lavements avec une décoction de camomille, & la grosseur d'une noisette de savon. Une flanelle trempée dans une décoction de camomille, avec un peu de thériaque, appliquée chaude sur l'estomac & le ventre, leur fait aussi beaucoup de bien.

On ne peut pas toujours leur donner des lavements, cela auroit son danger; & chacun connoît la méthode d'y suppléer par des suppositoires, avec quelques côtes de plantes, ou du savon, ou du miel cuit.

Un des plus sûrs moyens de prévenir ces coliques, qui viennent de ce que le lait ne se digere pas, c'est de leur donner autant de mouvement qu'il est possible, vu leur âge.

§ 383. Avant que de passer à la troisieme cause des maladies des enfants, qui est la pousseé des dents, je dois parler d'un des

premiers soins qu'exige leur enfance, c'est celui de les laver, d'abord pour les dégraisser, ensuite pour les fortifier.

Du lavage des Enfants.

§ 384. Tout le corps de l'enfant qui naît, est couvert d'une crasse qui vient de la liqueur dans laquelle il a vécu. Il est important de l'en délivrer d'abord; & il n'y a rien d'aussi bon que le mélange d'un tiers de vin avec deux tiers d'eau: le vin pur est dangereux. On peut réitérer ce lavage quelques jours de suite; mais c'est une très-mauvaise coutume que de continuer à les laver ainsi tièdement, & l'on en augmente le danger, si l'on met du beurre, comme on ne le fait que trop souvent, dans l'eau & le vin qu'on emploie. Si cette crasse paroît gluante & épaisse, il faut se servir d'une décoction de camomille, avec la grosseur d'une noisette de savon. La base de la santé, c'est la régularité avec laquelle se fait la transpiration: pour obtenir cette régularité, il faut fortifier la peau; & les lavages tièdes l'affoiblissent. Quand elle a la force nécessaire, elle fait toujours ses fonctions, & la transpiration ne se dérange pas à tous les changements de temps. L'on ne doit donc rien négliger pour la mettre dans cet état; & pour parvenir à ce point important, il faut laver les enfants, peu de jours après leur naissance, avec de l'eau froide, telle qu'on l'apporte de la fontaine.

On se sert d'une éponge, & l'on com-

mence par le visage, les oreilles, le derrière de la tête, (on évite la fontanelle, (a), le col, les reins, tout le corps, les cuisses, les jambes, les bras, en un mot par-tout. Cette méthode usitée il y a tant de siècles, & pratiquée de nos jours par plusieurs peuples qui s'en trouvent très-bien, paroîtra révoltante à nombre de meres, elles croiront tuer leurs enfants, & elles n'auront point le courage, sur-tout de résister aux cris qu'ils font souvent les premières fois qu'on les lave: mais si elles les aiment véritablement, elles ne peuvent pas leur donner une marque plus réelle de cette tendresse, qu'en surmontant, en leur faveur, cette répugnance.

Les enfants foibles sont ceux qui ont le plus besoin d'être lavés; (b) les très-robustes peuvent s'en passer, & l'on ne peut croire, qu'après l'avoir vu souvent, combien cette méthode, contribue à leur donner promptement des forces. J'ai le plaisir de voir, depuis que j'ai cherché à l'introduire ici, que plusieurs meres, les plus tendres & les plus raisonnables, l'ont employée avec le plus grand succès. Les sages-femmes, qui en ont été les témoins, les nourrices & les filles d'enfants, qui en ont été les exécuteurs, la répandent; & si elle peut devenir générale, comme tout

(a) C'est cet espace au-dessus de la tête, dans lequel on sent que les os ne sont pas encore réunis.

(b) Il y a cependant un degré de foiblesse qui doit l'empêcher; c'est quand l'enfant a besoin de chaleur; de cordiaux, de frictions, pour ne pas périr de foiblesse; car dans ces circonstances, le lavage lui nuirait.

me l'annonce, je suis pleinement persuadé ; qu'en conservant un très-grand nombre d'enfants, elle contribuera à arrêter les progrès de la dépopulation.

Il faut les laver très-régulièrement tous les jours, quelque temps & quelque saison qu'il fasse, & dans la belle saison, les plonger dans des seaux, dans des bassins de fontaine, dans des ruisseaux, dans des rivières, dans le lac.

Après quelques jours de pleurs, ils s'accoutument tous si bien à cet exercice, qu'il devient un de leurs plaisirs, & qu'ils rient pendant toute l'opération.

Le premier avantage de cette méthode, c'est, comme je l'ai dit, d'entretenir la transpiration, & de rendre moins sensible aux impressions de l'air ; mais, de ce premier avantage, il en résulte qu'on les préserve d'un grand nombre de maux ; sur-tout de la nouëre, des obstructions, des maladies de la peau & des convulsions ; & on leur assure une santé ferme & robuste.

§ 385. Mais il ne faut pas détruire le bien qu'on leur fait en les lavant, par la mauvaise habitude de les tenir trop au chaud ; il n'y en a point de plus pernicieuse & qui tue plus d'enfants. Il faut les accoutumer à être très-peu habillés, tant le jour que la nuit, à avoir sur-tout la tête très-peu couverte, & point du tout pendant le jour, depuis l'âge de deux ans ; éviter qu'ils ne soient dans des chambres trop chaudes, & les faire vivre au grand air, soit l'Eté soit l'Hiver, le plus qu'il est

possible. Les enfants élevés au chaud, sont souvent enrhumés, foibles, pâles, languissans, bouffis, tristes; tombent dans la nouûre, la consomption, toutes sortes de langueurs, & meurent dans l'enfance, ou vivent misérables, &c. Ceux qu'on lave à l'eau froide & qu'on élève au grand air, sont l'opposé.

§ 386. Je crois devoir ajouter, que l'enfance n'est pas la seule période de la vie, dans laquelle les bains froids soient utiles. Je les ai employés avec un succès marqué, pour des personnes de tout âge, même pour des septuagénaires; & il y a deux especes de maladies, plus fréquentes, il est vrai, à la ville qu'à la campagne, dans lesquelles ils réussissent très-bien; c'est dans les foiblesses de nerfs, & quand la transpiration se fait mal, qu'on craint l'air, qu'on est fluxionnaire, foible, languissant. Le bain froid rétablit la transpiration, redonne de la force aux nerfs, & dissipe par-là tous les dérangemens que ces deux causes occasionnoient dans l'économie animale. On doit les prendre avant dîner. Mais autant les bains froids sont utiles, autant l'usage habituel des bains chauds est pernicieux; ils disposent à l'apoplexie, à l'hydropisie, aux vapeurs, à l'hypocondrie; & l'on voit les villes où l'usage en est fréquent, désolées par toutes ces maladies.

De la poussée des Dents.

§ 387. La sortie des dents coûte souvent beaucoup aux enfants, & quelques-uns suc-

combent aux maux qu'elle occasionne. L'on doit, à cette époque, si elle est douloureuse.

1^o. Leur tenir le ventre libre par des lavements faits avec une décoction de mauve, sans y rien ajouter ; mais ils ne sont point nécessaires, si l'enfant a en même-temps la diarrhée.

2^o. Leur diminuer un peu la quantité des aliments, par deux raisons ; l'une, c'est que l'estomac est plus foible qu'auparavant ; l'autre, c'est qu'il y a quelquefois un peu de fièvre.

3^o. Leur augmenter un peu la quantité de la boisson ; la meilleure pour eux, c'est sans contredit, l'infusion de tilleul, qu'on blanchit avec un peu de lait.

4^o. On leur frotte souvent les gencives, avec un mélange d'autant de miel que de mucilage de pepins de coings, & on leur donne à mâcher une racine d'althéa ou de réglisse.

C'est souvent dans le temps de la sortie des dents que les enfants se nouent.

Des vers.

§ 388. Le méconium, l'aigreur du lait & les dents, sont trois grandes causes des maux des enfants : il y en a une quatrième, les vers, qui leur fait aussi très-souvent du mal, mais qui n'est point, cependant à beaucoup près, le cause générale de leurs maux, comme on est généralement porté à le croire, dès qu'on voit un enfant de plus de deux ans malade. Il y a un grand nombre de symptômes qui font juger qu'un enfant a des vers,

il n'y a qu'un seul, c'est leur sortie par haut ou par bas, qui le démontre évidemment. Il y a d'ailleurs à cet égard, beaucoup de variétés; quelques enfants ayant beaucoup de vers sans en être incommodés, d'autres étant réellement malades avec un petit nombre.

Les vers nuisent, 1°. en obstruant les intestins, & en opprimant les parties voisines par leur volume. 2°. En suçant le chyle destiné à nourrir le malade, & le privant par là même de sa subsistance. 3°. En irritant les intestins, & même en les rongéant.

§ 389. Les signes qui font croire qu'il y en a, sont de légères coliques, fréquentes & irrégulières; une abondance de salive à jeun, une odeur désagréable d'une espèce singulière dans l'haleine, sur-tout le matin; des démangeaisons dans les narines, qui font qu'ils les grattent souvent; un appétit très-irrégulier, ayant quelquefois un appétit vorace, d'autres fois point du tout; des maux de cœur, des vomissements; quelquefois de la constipation, plus souvent une diarrhée de matières mal cuites; le ventre assez gros, le reste du corps maigre. Une soif que la boisson ne diminue pas; souvent beaucoup de foiblesse; de la tristesse; le visage est assez ordinairement mauvais, & change d'un quart-d'heure à l'autre; les yeux sont souvent éteints, & entourés d'un cercle livide; on en voit souvent le blanc pendant le temps du sommeil, qui est quelquefois accompagné de rêves effrayants, de sursauts continuels, de grincements des dents. Quelques enfants sont dans l'impossibilité d'é-

tre un seul moment tranquilles. Les urines sont souvent blanches, je les ai vues comme du lait. Ils ont des palpitations, des évanouissements, des convulsions, des assoupissements, longs & profonds, des sueurs froides tout-à-coup; des fievres qui ont des caracteres de malignité; des pertes de vue & de voix, qui durent long-temps; des paralyfies, ou des mains, ou des bras, ou des jambes; des engourdissements. Les gencives sont en mauvais état, & comme rongées; ils ont souvent le hoquet, un pouls petit & irrégulier, des rêveries, & ce qui est un des symptomes les moins équivoques, fréquemment une petite toux sèche; souvent une espece de mucosité dans les selles; quelquefois de très-longues & violentes coliques, qui se terminent par un abcès à l'extérieur du ventre, dont il sort des vers.

§ 390. L'on a une foule des remedes pour les vers. La *grenette* ou *semen contra*, qui est un des plus ordinaires, est très-bon: l'on se sert aussi, avec succès, de celui N^o. 62.; la poudre N^o. 14. est un des meilleurs. La fleur de soufre, le jus de creffon, les acides, l'eau de miel, ont souvent réussi; mais les trois premiers que j'ai indiqués, suivis d'un purgatif, sont les meilleurs. L'on trouvera N^o. 63., un purgatif, qu'on peut faire prendre assez aisément aux enfans les plus difficiles. Quand, malgré ces remedes, les vers subsistent, il convient de consulter quelqu'un pour en employer de plus efficaces; ce qui est très-important, puisque, quoique peut-être la moitié des

des enfans ait des vers, & que plusieurs se portent très-bien, il y en a cependant que les vers tuent très-réellement après leur avoir fait des maux cruels pendant plusieurs années.

Cette disposition à avoir des vers, prouve toujours des digestions imparfaites; ainsi, il faut éviter de donner aux enfans, qui sont dans ce cas, des choses difficiles à digérer. Il faut sur-tout bien se garder de leur donner comme remède, des huiles, qui, supposé même qu'elles détruissent quelques vers d'abord, augmentent la cause qui en laisse reproduire de nouveaux. Un long usage de limaille de fer est ce qui détruit le mieux cette disposition vermineuse.

Des Convulsions.

§ 391. J'ai déjà dit § 378., que les convulsions des enfans étoient presque toujours l'effet de quelqu'autre maladie, & sur-tout des quatre dont j'ai parlé; quelques autres causes moins fréquentes leur en occasionnent quelquefois, on peut les réduire aux suivantes.

La première, c'est les matieres corrompues qui se trouvent dans l'estomac & les boyaux, & qui, par l'irritation qu'elles occasionnent dans les nerfs de ces parties, produisent des mouvements irréguliers dans les nerfs de tout le corps, ou au moins de quelques parties, d'où naissent les convulsions, qui ne sont que des mouvements involontaires des muscles. Ces matieres corrompues sont le produit du trop d'aliments; des ali-

ments mal-sains, de ceux dont la digestion est au-dessus des forces de l'estomac des enfants, des mélanges, de la mauvaise distribution des aliments.

On connoît que les convulsions de l'enfant dépendent de cette cause, par ce qui a précédé, par son dégoût, son appésantissement, sa langue sale, son ventre gros, son mauvais teint, son mauvais sommeil.

La diete, c'est-à-dire, une diminution dans la quantité de ses aliments, quelques lavements avec de l'eau tiède, & une purgation N^o. 63., les guérissent.

§ 392. La seconde cause, c'est les vices du lait; soit que la Nourrice ait eu quelque colere violente, quelque grand chagrin, quelque peur, soit qu'elle ait pris des aliments mal-sains, bu trop de vin, ou des liqueurs, soit qu'elle soit réglée, & que cette époque produise un dérangement sensible dans sa santé, soit enfin qu'elle soit malade; dans tous ces cas, le lait se gâte, & jette l'enfant dans des accidents violents, qui quelquefois le tuent promptement.

L'on y remédie, 1^o. en le privant de ce lait gâté, jusqu'à ce que la Nourrice soit remise dans son état de santé & de tranquillité, dont on hâte le retour par quelques lavements, des calmants, une entiere privation de ce qui lui a fait du mal, & en faisant tirer exactement tout le lait qui a souffert.

2^o. En donnant à l'enfant même quelques lavements, en lui faisant boire beaucoup de tilleul, en ne le nourrissant pendant un jour

ou deux, que de panades ou d'autres soupes sans lait.

30. En le purgeant, si ces premiers secours ne suffisent pas, avec une once ou une once & demi de sirop de chicorée composé, ou autant de manne; ces médecines douces entraînent les restes de ce lait empoisonné, & dissipent les désordres qu'il occasionnoit.

§ 393. Une troisième cause, qui produit aussi des convulsions, ce sont les maladies fiévreuses dont les enfants sont attaqués, surtout la petite vérole ou la rougeole, mais ordinairement elles ne demandent point d'autres secours que ceux qu'exigent la maladie dont elles dépendent.

§ 394. L'on voit par tout ce Chapitre, & il est important qu'on y fasse beaucoup d'attention, que les convulsions sont ordinairement un symptôme de quelque autre maladie, plutôt qu'une maladie primitive; qu'elles dépendent d'un grand nombre de causes différentes, qu'il ne peut pas, par-là même, y avoir de remède général pour les arrêter, & que les seuls remèdes convenables, dans chaque cas, sont ceux qui conviennent à la cause qui les produit, & que j'ai indiqués en parlant de chacune.

La plupart de ces prétendus spécifiques, qu'on emploie indistinctement & aveuglément dans toutes les convulsions, sont souvent nuisibles; de ce dernier genre sont:

1^o. Tous les remèdes âcres & chauds, les liqueurs spiritueuses; l'huile d'ambre ou d'agate, les autres essences, les sels volatils,

& autres remedes de cette espece, qui, par la violence de leur action sur les organes sensibles des enfans, sont plus propres à produire des convulsions qu'à les calmer.

2°. Les remedes astringents qui nuisent toutes les fois que la cause des convulsions dépend de quelque matiere âcre, qui doit sortir du corps par les selles, ou qu'elles sont l'effet d'un effort de la nature pour opérer quelque crise; & comme elles dépendent presque toujours de l'une ou de l'autre de ces deux causes, on voit que les astringents ne conviennent presque jamais. Il y a d'ailleurs toujours du danger à en donner aux enfans, sans un examen bien mûr, parce qu'ils leur causent souvent des obstructions.

3°. L'usage précoce, trop considérable, trop continué, ou mal indiqué des anodins, tels que la thériaque, le mithridate, le sirop de pavot, (& il est très-aisé de donner contre quelqu'un de ces écueils,) a aussi les suites les plus fâcheuses dans les convulsions, & ils nuisent au moins aux neuf-dixiemes de ceux auxquels on les ordonne. Ils calment, il est vrai, assez fréquemment pour quelques moments, quelquefois quelques heures, mais le mal n'en revient que plus violemment ensuite, parce qu'ils ont augmenté toutes les causes qui le produisoient, ils détruisent l'estomac, ils constipent, ils diminuent les urines, & d'ailleurs en émoussant la sensibilité des nerfs, qu'on doit envisager comme une des principales sentinelles chargées par la nature d'avertir qu'il y a des ennemis, le mal

augmente sans qu'on s'en doute, il se forme soudainement des engorgements qui aboutissent bientôt à quelque accident violent & mortel, ou qui laissent un germe de maladies de langueur; & je réitere, que quoiqu'il y ait des cas dans lesquels ils sont d'une absolue nécessité, l'on doit en général les employer très-sobrement. Ils sont utiles 1°. quand les convulsions subsistent encore après qu'on en a détruit la cause première; 2°. quand elles sont si violentes qu'elles menacent d'un danger très-prochain, & qu'elles sont un obstacle aux remèdes destinés à détruire leur cause; 3°. quand cette cause même est de nature à céder aux anodins comme quand elles sont la suite immédiate d'une peur.

§ 395. Il y a une très-grande différence entre les enfants, par rapport à la facilité à prendre des convulsions; il s'en trouve à qui les causes les plus fortes ne peuvent pas en donner, qui ont des coliques affreuses, qui percent les dents très-douloureusement, qui ont de fortes fièvres, la rougeole, la petite vérole, qui sont rongés de vers, sans avoir jamais la plus légère apparence de convulsions; il y en a d'autres chez lesquels la facilité à en avoir, est si grande, (l'on peut appeler cette fâcheuse disposition, *convulsibilité*) qu'ils en sont attaqués très-fréquemment pour des causes si légères, que l'examen le plus attentif ne peut quelquefois pas le découvrir. Cet état, qui est extrêmement dangereux, & qui conduit ou à une mort très-prompte, ou à une vie languissante, demande

des attentions dont le détail feroit d'autant plus déplacé ici, que ces cas, communs en ville, ne le font pas autant dans les campagnes. Les bains froids, & la poudre N^o. 14., sont utiles.

Avis généraux.

§ 396. Je finirai ce chapitre par quelques conseils qui pourront contribuer à donner aux enfants un tempérament vigoureux, & à les préserver de plusieurs maux.

1^o. L'on doit éviter de leur donner trop à manger & les régler pour la quantité des aliments & les heures des repas, ce qui est très-possible, même dès les premiers jours de leur vie, quand celle qui les nourrit le veut. C'est peut-être même l'âge où il convient le mieux de le faire, parce que c'est celui où l'uniformité constante de leur vie doit faire présumer que leurs besoins sont plus constamment égaux.

Un enfant qui a déjà quelques années, qui est abandonné à sa vivacité, change ses besoins; sa vie est irrégulière, son appétit doit l'être, il y auroit par-là même de l'inconvénient à l'assujettir trop servilement à une règle exacte dans la quantité & l'ordre des aliments; la dissipation étant inégale, le besoin de réparation ne peut pas être constant; mais chez le petit enfant, l'uniformité au premier de ces égards rend utile l'uniformité par rapport au second. La maladie est presque la seule chose qui doive apporter quelque changement à cet ordre, & ce changement doit être alors

pour le retranchement, quoiqu'une pratique générale & meurtrière établie le contraire, & qu'un usage pernicieux autorise les nourrices à remplir d'autant plus ces petites créatures, qu'elles ont moins besoin d'aliments. L'on s'imagine que les pleurs sont toujours le cri de la faim, & dès qu'un enfant pleure, on lui donne à manger, sans vouloir faire attention que ces pleurs étoient peut-être l'effet du mal-aise que lui procuroit un estomac trop rempli, ou de douleurs dont on n'enlève pas la cause en les faisant manger, mais à laquelle le manger les rend insensibles pendant quelques moments, premièrement en les distrayant, secondement en les endormant, effet du manger chez les enfants, qui est assez constant & qui dépend des mêmes causes qui assoupissent tant d'adultes après le repas.

L'on ne sauroit croire tout le mal qu'on fait aux petits enfants en leur prodiguant ainsi les aliments, dans le temps que leurs douleurs dépendent de causes très-différentes de la faim; je souhaite que les meres sensées veuillent ouvrir les yeux sur cet abus, & le faire cesser.

Ceux qui leur donnent beaucoup à manger dans l'espérance de les fortifier, se trompent beaucoup, & il n'y a point de préjugé qui en tue un aussi grand nombre; tout ce qu'un enfant prend au-delà de ses besoins, l'affoiblit au-lieu de le fortifier; l'estomac distendu perd ses forces, & devient moins capable de faire ensuite des bonnes digestions; cet excès d'aliments empêche la digestion de

ceux qui étoient nécessaires; ces aliments mal digérés, non-seulement ne nourrissent point, & par-là l'enfant s'affoiblit, mais ils deviennent une source de maladies, produisent des obstructions, la nouïre, les écrouelles, des fevres lentes, la consommation & la mort.

Un autre inconvéniént dans lequel on tombe, par rapport au régime des enfans, dès qu'ils mangent d'autres aliments que le lait de leur Nourrice, c'est de leur en donner qui sont au-dessus des forces de leur estomac, & de leur permettre des mélanges nuisibles en eux-mêmes, & sur-tout pour des organes encore foibles & délicats.

Il faut, dit-on, accoutumer leur estomac à tout, mais ce dit-on est une sottise; il faut leur faire l'estomac bon, alors ils supporteront tout, & on ne le rend point bon en leur causant de fréquentes indigestions. Pour rendre un poulain robuste, on le laisse quatre ans sans en exiger aucun travail, & alors il est capable des plus pénibles, sans en être incommodé. Si, pour l'accoutumer à la fatigue, on l'avoit, dès sa naissance, obligé à porter des fardeaux au-dessus de ses forces, il n'auroit jamais été qu'une rosse incapable d'aucun travail: c'est l'histoire de l'estomac.

J'ajouterai ici une observation très-importante; c'est que le travail précoce, auquel l'enfant du paysan est astreint, est un mal réel pour le pays. Par-là même que les familles sont moins nombreuses, & que plusieurs enfans sont tirés très-jeunes de la maison paternelle, ceux qui restent sont obligés de tra-

vailler, & même à des ouvrages pénibles dans un âge où ils ne devraient être occupés que des jeux de l'enfance. Ils s'usent avant l'âge, ils n'acquièrent jamais toutes leurs forces, ils ne font point leur crue, & l'on voit réunies des physionomies de vingt ans à des tailles de douze ou treize; souvent même ils succombent à ces travaux forcés, ils tombent dans une espece de consommation & de desséchement qui les tue.

§ 397. 2°. C'est une répétition du conseil que j'ai déjà donné, & sur lequel je crois ne pouvoir trop insister; il faut les laver, ou les baigner à l'eau froide.

§ 398. 3°. Leur donner le plus de mouvement qu'il est possible, dès qu'ils ont quelques semaines; car les premiers jours de leur vie paroissent consacrés, par la nature, à un repos presque total, & à un sommeil qui n'est interrompu que par le besoin de prendre des aliments; & le trop de mouvement pourroit avoir dans cet âge si tendre, des suites funestes. Mais dès que les organes ont pris un peu de consistance, plus on leur donne de mouvement, moyennant qu'on ne prenne rien sur les temps de leur sommeil, qui doit encore être long, plus on leur fait de bien, & en allant par degrés, on les accoutume très-vîte, & sans danger, à des exercices assez forts; celui qu'ils prennent dans des chars, ou par le moyen de quelques autres machines destinées à leur usage, leur est plus salutaire, que celui qu'ils prennent au bras, parce qu'ils sont dans une meilleure attitude, & en Été on les

échauffe moins, ce qui est important; la chaleur & la sueur étant des causes de nouûre.

§ 399. 4°. L'on doit les faire vivre au grand air le plus qu'il est possible.

Si les enfants ont le malheur d'avoir été négligés, & qu'ils paroissent foibles, maigres, languissans, obstrués, noués, (ce qu'on appelle *rachitiques*, ou *être en chartre*) ces quatre secours les tirent souvent de cet état moyennant qu'on n'attende pas trop tard.

§ 400. 5°. S'ils ont quelque écoulement naturel par la peau, ce qui est très-fréquent, ou quelque éruption, comme darts, croûtes de lait, rache, &c. il faut bien se garder de les arrêter par quelques remedes gras ou astringents. Il n'y a point d'années qu'on ne voie plusieurs enfants, que des imprudences de ce genre tuent, ou jettent dans les maux de langueur les plus cruels.

J'ai vu les effets les plus fâcheux de remedes extérieurs employés pour la *rache* & les *croûtes de lait*, qui, quelque horribles qu'elles paroissent, ne sont jamais dangereuses, moyennant qu'on n'applique rien dessus, sans l'avis d'une personne entendue.

Quand ces maux sont opiniâtres, on doit soupçonner quelques vices dans le lait qu'il faut quitter tout-à-fait, ou changer, ou corriger; mais je ne puis pas donner ici le détail du traitement que ces maladies exigent.